

**Collège interarmées de Défense  
Groupe A5**

**Mémoire de stratégie**  
du  
**Capitaine de corvette DEVAUX**

En termes de stratégie terrestre, l'idée de la défense militaire est dominée par les concepts de terrain et de positions sur lesquelles s'épuisera un ennemi supérieur. A la lecture notamment des idées présentées par Sir Julian Corbett dans son livre *Principes de stratégie maritime* montrer pourquoi cette approche ne s'applique pas aux forces maritimes.

**Cours dirigé par Monsieur COUTEAU - BEGARIE**

**4<sup>o</sup> promotion  
Année 1996 - 1997**

En termes de stratégie terrestre, l'idée de défense militaire est dominée par les concepts de terrain, et de positions sur lesquelles s'épuisera un ennemi supérieur. Nous nous appuyons sur les réflexions de Sir Julian Corbett dans son livre *Principes de stratégie maritime* pour montrer que cette approche ne s'applique pas aux forces maritimes.

Il conviendra tout d'abord de fixer le champ de cette étude en distinguant les stratégies offensives et les stratégies défensives. Il apparaîtra en second lieu que l'objet principal de la guerre navale est de garantir la liberté des mouvements, et de perturber les communications de l'adversaire. Lorsque ces points auront été établis, il sera alors possible d'étudier dans une troisième partie les différences entre la guerre navale et la guerre terrestre. Nous montrerons comment les stratégies défensives à la mer n'ont pas pour objet de défendre des positions mais de contester la maîtrise de la mer à l'adversaire le plus fort. Ces stratégies s'appuient sur le concept de «flotte en vie» que Corbett avait introduit en son temps comme devant inspirer une marine réduite mais combative. Nous étudierons enfin comment ces principes issus de l'analyse historique et établis au début de ce siècle peuvent encore inspirer le stratège naval.

## I. - Nature des guerres - Offensive et défensive

La réflexion menée par Clausewitz sur les guerres napoléoniennes l'a conduit à montrer que la guerre est, selon la formule aujourd'hui consacrée, la continuation de la politique par d'autres moyens. Les guerres diffèrent en caractère selon les causes et les circonstances dont elles dérivent. Comprendre la nature politique des guerres permet de classer les différents conflits selon leurs objectifs, et non pas selon le déroulement des opérations. Une typologie simple mais efficace est ainsi introduite : la guerre peut-être offensive s'il s'agit d'arracher quelque chose à l'ennemi, ou défensive s'il s'agit de se protéger des agissements ou des visées de l'adversaire. Cette typologie est pourtant trompeuse car elle utilise un vocabulaire mal adapté. Les postures offensives ou défensives peuvent être adoptées dans tous les types de guerre. L'expérience prouve d'ailleurs qu'offensive et défensive cohabitent le plus souvent, chacun des adversaires veillant à protéger ses arrières et ses positions de repli pendant qu'il mène l'offensive sur un théâtre particulier : « toute guerre, dans toute ses formes, doit être à la

fois offensive et défensive. Si clair que soit notre but, si ardent que soit notre esprit offensif, nous ne pourrions développer entièrement une stratégie agressive sans le soutien de la défensive, partout ailleurs que sur le théâtre principal des opérations »<sup>1</sup>.

Les termes de guerres positive ou négative paraissent mieux adaptés pour exprimer la nature politique des guerres, selon qu'elles visent à arracher des avantages à l'ennemi, ou au contraire à protéger ses propres avantages.

L'offensive a toujours réuni les plus nombreux suffrages. Elle a pour atout des facteurs humains importants : l'énergie et l'initiative qui renforcent son attrait. « Tout homme de caractère désirera employer l'offensive, que l'objectif soit positif ou négatif »<sup>2</sup>. L'offensive apporte l'ascendant moral, l'énergie et l'initiative qui surpassent toutes les autres considérations. Certains y voient la clé de la victoire.

Pourtant la posture défensive n'est pas toujours vouée à l'échec, et l'histoire des campagnes militaires, terrestres ou maritimes, a connu des défenses heureuses : les français à Malplaquet, Wellington à Torre Vedras... .

*« Aussi bien sur terre que sur mer, l'avantage de l'habileté ou de la surprise passera de notre côté si nous réussissons à prendre une position défensive telle qu'elle ne puisse être tournée et doive être détruite avant que l'ennemi n'atteigne son objectif. Nous choisissons notre propre terrain pour la lutte. Nous sommes, nous, cachés sur un terrain familier ; lui, il est exposé sur un terrain qui lui est moins familier. Nous pouvons disposer des embûches et faire jouer la surprise par des contre-attaques lorsqu'il est très dangereusement découvert. D'où cette doctrine paradoxale : quand la défense est correcte et bien conçue, l'avantage de la surprise n'est pas du côté de l'assaillant. »<sup>3</sup>*

Par posture défensive, il faut entendre une attente offensive de l'ennemi sur un terrain préparé, c'est à dire être prêt à mener des contre-offensives sur tous ses points faibles.

On objectera que ces conceptions sont nettement marquées par leurs références terrestres et qu'il ne peut pas être question de défensive à la mer. Le terrain n'est alors pas là pour offrir son abri protecteur. C'est vrai dans le domaine tactique, lorsque l'on s'éloigne des côtes. Mais il peut exister une stratégie maritime défensive. C'est le cas lorsqu'une marine refuse de combattre ou reste tapie à l'abri de ses côtes, prête à exploiter toutes les situations de faiblesse de l'adversaire :

*« ...les armées de mer ne sont point comme celles de terre : ces dernières étant en vue et à portée l'une de l'autre, la moins forte évite difficilement*

---

<sup>1</sup> CORBETT, Principes de stratégie maritime, Economica, Paris, 1993, p. 46

<sup>2</sup> Ib., p.47

<sup>3</sup> Ib., p. 48

*une affaire générale, si l'avantage de sa position ne peut pas la mettre en sûreté. Sur mer, au contraire, l'armée moins nombreuse pouvant manoeuvrer avec plus de facilité qu'une grande, sans se séparer, peut quelquefois se dérober (...), et rendre vaine la poursuite de l'ennemi qu'elle amuse, et à qui elle fait faire de grandes dépenses, et une campagne inutile à ses desseins. »<sup>4</sup>*

Ce choix fut celui des hollandais lors de la guerre anglo-hollandaise de 1652, l'amiral Ruyter attendit à l'abri des hauts-fonds qui débordaient sa côte que l'escadre anglaise se fut éloignée pour mener une contre-offensive audacieuse qui le conduisit dans la Tamise. La stratégie défensive fut également adoptée par l'amiral Togo lors de la guerre russo-japonaise de 1905 lorsqu'il attendit les Russes à la position choisie par lui dans le détroit de Tsoushima.

Ce dernier exemple illustre par ailleurs comment une stratégie défensive put être adoptée dans une guerre offensive.

Pourtant, si les stratégies offensives et défensives sont bien distinctes, il convient de remarquer également combien la guerre navale et la guerre terrestre poursuivent des objectifs différents.

## 2.- L'objet de la guerre navale : le contrôle des communications

L'objet de la guerre terrestre est le plus souvent la conquête d'un territoire, que cette conquête soit un but de guerre en soi, ou qu'il s'agisse d'une prise de gage préalable à des négociations ultérieures. La défense terrestre est ainsi dominée par les concepts de terrain et de position.

L'objet de la guerre navale est ailleurs. La possession de la mer ne signifie rien. La mer est un objet commun et n'appartient à personne. Ce principe ancien formalisé par Grotius en 1609 dans sa *Dissertation sur la liberté de la mer* fonde toujours le droit maritime international.

« L'objet de la guerre navale doit toujours être directement ou indirectement d'acquérir la maîtrise de la mer et d'empêcher l'ennemi de s'en emparer. »<sup>5</sup> La stratégie offensive vise à acquérir cette maîtrise, la stratégie défensive vise à la dénier à l'ennemi. Elle reste le plus souvent en dispute ; en effet, il serait faux de croire qu'un des belligérants obtient cette maîtrise

---

<sup>4</sup> de MOROGUES, *Tactique navale*, Paris, 1763

<sup>5</sup> CORBETT, *Principes de stratégie maritime*, Economica, Paris, 1993, p. 87

dès lors que l'autre l'a perdue. « Lorsque la maîtrise de la mer est gagnée ou perdue, la stratégie navale proprement dite s'arrête. »<sup>6</sup>

En quoi consiste la maîtrise de la mer ? Il ne s'agit pas de prendre possession de la mer. Deux raisons importantes l'expliquent. La première est que, comme nous l'avons vu, la liberté des mers est un principe fondateur du droit international. En conséquence, les neutres peuvent continuer à naviguer et à pêcher pendant le conflit. Les tentatives de création de zones d'exclusion posent à ce titre de délicates questions tant militaires que juridiques. La seconde raison est plus importante. La mer est un lieu de passage. Il est impossible d'y stationner des forces pendant de longues périodes. On ne peut pas envisager de créer une flotte d'occupation comme on organise des troupes d'occupation. Cette flotte pour vivre devra être entretenue, ravitaillée, relevée. Si un des adversaires envisage une « occupation » permanente, elle occupera de faibles espaces, elle assurera un contrôle limité, en particulier sous la surface. « A la mer, il n'y a point de champs de bataille à gagner, ni de places à prendre ».<sup>7</sup> Ainsi l'analogie entre maîtrise de la mer et conquête d'un territoire signifie peu de choses.

La principale valeur positive de la mer pour la vie nationale est d'être une voie de communication, si on excepte la valeur souvent marginale de la pêche. La maîtrise de la mer vise à s'assurer du contrôle des communications, et à le dénier à l'adversaire. « L'objet de la stratégie navale est le contrôle des communications non pas comme sur terre, la conquête d'un territoire »<sup>8</sup>.

Ainsi la guerre économique est au coeur de la stratégie navale, alors qu'elle est secondaire dans la guerre terrestre. La guerre sur mer vise à faire pression sur l'adversaire en menaçant sa richesse nationale et la liberté de ses communications. Cette pression sera nécessairement lente, mais d'autant plus forte que le pays dépend du commerce maritime.

Cette constatation ne signifie pas que la nécessité introduite par Mahan de rechercher la bataille décisive soit un concept erroné, il est seulement incomplet. La destruction de la force organisée de l'adversaire n'est pas une fin en soi, c'est un moyen. La puissance la plus forte cherche toujours à obtenir cette destruction au plus tôt, car aussi longtemps que l'adversaire dispose de forces maritimes capables d'action, la liberté des communications est menacée, le commerce navigue sous la menace des hasards de la guerre, et la maîtrise de la mer est en dispute. A l'opposé, la puissance la moins forte sur mer cherche à éviter cette bataille aussi longtemps que possible. Sa stratégie est défensive. En exploitant les créneaux de faiblesse de

---

<sup>6</sup> *Ib.*, p. 87

<sup>7</sup> de MOROGUES, *Tactique navale*, Paris, 1763

<sup>8</sup> CORBETT, *Principes de stratégie maritime*, Economica, Paris, 1993, p. 89

l'adversaire, elle menace son commerce maritime, elle fixe une part importante de ses forces maritimes, elle préserve ses propres capacités d'action.

La position défensive doit s'appuyer sur une activité incessante. En effet, si la flotte peut se protéger dans des eaux difficiles d'accès ou dans un port protégé, elle court peu de risques mais se retire du jeu. Elle livre ainsi à l'ennemi le but ultime de la guerre navale qui est le contrôle des communications maritimes. A terre en revanche, une armée retranchée dans ses positions peut continuer à couvrir le but de la guerre, un territoire ou un passage obligé. Alors qu'une flotte inactive donne toute liberté à l'adversaire pour entreprendre les opérations qu'il ambitionne.

Quelle sera dès lors la meilleure stratégie d'emploi pour cette flotte défensive ?

### 3.- La stratégie défensive : contestation de la maîtrise de la mer et flotte « en vie »

Il est difficile d'exercer la maîtrise de la mer de façon sûre et permanente. « Une puissance trop faible pour acquérir la maîtrise par des opérations offensives peut bien réussir à la contester à son adversaire, en prenant une attitude générale défensive »<sup>9</sup>. L'attitude défensive n'a pas pour objet d'obtenir un résultat positif sur mer, mais d'empêcher l'adversaire d'en obtenir un, et de gagner ainsi des délais ou des marges de manoeuvres qui peuvent être exploitées sur d'autres théâtres, en particulier à terre.

La position défensive vise à contester la maîtrise de la mer à l'adversaire. Elle consiste en des opérations de harcèlement, à faire pression partout où l'on aperçoit une chance de réussite, et à empêcher l'ennemi d'en faire autant en occupant en permanence son attention. Il s'agit en somme « d'éviter l'action décisive par l'activité stratégique ou tactique de manière à conserver notre flotte en vie (*in being*) jusqu'au moment où la situation se développera en notre faveur. (...) L'idée de défense passive est étrangère à ces conceptions. Tout revient à des contre-attaques, soit des forces ennemies, soit des lignes de communications »<sup>10</sup>. Ces méthodes peuvent être rapprochées de celles de la guérilla dans le combat terrestre.

Ce concept fut élaboré et mis en oeuvre pour la première fois par Lord Torrington, qui commandait la home fleet en 1690 pour faire face à l'escadre française. Tourville avait cette année là nettement devancé les Anglais dans la constitution de sa flotte et avait pu appareiller de Brest, renforcé par Chateaurenault, avec une force supérieure à celle des Britanniques.

---

<sup>9</sup> Ib., p. 171

<sup>10</sup> Ib., p. 172

Torrington reçut pour mission tout à la fois de couvrir les eaux territoriales britanniques, d'empêcher des opérations de débarquement françaises en Irlande, et de couvrir l'arrivée par l'ouest d'un important convoi. Il construisit dès lors sa stratégie avec l'idée de fixer la flotte française sur lui et de tenter de l'attirer à sa suite, tout en refusant la bataille qui lui serait défavorable. « Tandis que nous observons les Français » dit-il « ceux-ci ne peuvent faire aucune attaque contre des navires, ou contre la terre sans courir de grands risques, mais si nous sommes battus, tout est à leur merci ». violemment accroché par Tourville à la bataille de Bévésiers, il se replia vers l'est jusqu'à Douvres où il chercha un abri. Mais Tourville qui l'avait suivi ne fut plus en mesure de reprendre une activité offensive en temps utile dans l'ouest. Les opérations d'Irlande et l'arrivée du convoi furent ainsi couvertes.

Tourville, impressionné par le succès de la stratégie de Lord Torrington en adopta une similaire l'année suivante, lorsque la balance des potentiels avec la Royal Navy lui fut moins favorable. Dans ce que les historiens français retinrent sous le nom de *campagne du large*, il pris position avec son escadre à l'ouvert de la Manche, prêt à fondre sur tout adversaire isolé, guettant l'arrivée du convoi de Smyrne qui lui avait échappé l'année précédente. Mais ses instructions lui interdisaient le contact avec l'escadre britannique. Ce point était contraire à la véritable attitude défensive à la mer. Aussi la flotte britannique s'interposa entre la flotte française et le convoi passa.

Les amiraux Kempelfelt et Nelson perfectionnèrent le concept en exploitant les qualités manoeuvrières accrues de leurs bâtiments, et en développant un haut esprit offensif : « ...harceler l'ennemi, le tenir à distance et empêcher qu'il ne fasse une tentative sur quoi que ce soit, sans risque ni hasard, pour fixer son attention et l'obliger à ne penser à autre chose qu'à être sur ses gardes contre notre attaque »<sup>11</sup>. Les Anglais eurent souvent à employer de telles stratégies pour couvrir leurs eaux territoriales alors que leur escadre principale était fixée sur d'autres théâtres.

Mais cette analyse qui fonde la défensive maritime sur les concepts de flotte en vie et de contre-offensive à outrance est évidemment marquée par son contexte historique. Les difficultés de la manoeuvre et les hasards du vent et de la mer étaient tels au temps de la marine à voile qu'il était possible à un bâtiment plus faible et plus léger d'échapper à une flotte mieux armée. Or les conflits plus récents ont montré que l'apparition des moyens de combat modernes n'a pas remis en cause fondamentalement les principes établis par Corbett.

---

<sup>11</sup> Kempelfeld cité par Corbett dans « Principes de stratégie maritime » p. 179

#### 4.- De Corbett à Woodward - Maîtrise et contestation de la maîtrise au temps présent

En premier lieu parce que l'habileté manoeuvrière et tactique acquise par l'entraînement du temps de paix donne aujourd'hui comme hier l'avantage aux équipages les mieux entraînés, même dans des combats qui leur sont à priori défavorables.

De plus, les opérations navales pendant la première guerre mondiale ont montré que l'usage de la vapeur et de l'artillerie à longue portée n'avaient pas remis fondamentalement en cause l'analyse historique. Elles ont apporté une remarquable confirmation des concepts introduits par Corbett quelques années auparavant.

La home fleet avait alors l'avantage en mer du Nord contre la flotte allemande, les flottes française et britannique dominaient la flotte autrichienne en Méditerranée. Les amirautes allemande et autrichienne adoptèrent des stratégies défensives, évitant toute bataille décisive. Elles limitèrent leurs sorties à des raids de plus en plus limités. Les Britanniques tentèrent de saisir l'occasion d'obtenir la bataille décisive qu'ils recherchaient en surprenant la Hochseeflotte au cours de l'un de ses raids rapides et audacieux. La rencontre avec les Allemands, obtenue par surprise, aboutit à la bataille du Jutland, au cours de laquelle ces derniers finirent par se replier en infligeant de lourdes pertes aux britanniques.

Sans jamais vaincre, les Allemands obtinrent d'excellents résultats en conservant leur flotte « en vie ». Ils interdirent aux Britanniques l'accès à la Baltique et évitèrent tout débarquement en Allemagne, ils maintinrent la neutralité de la Hollande et de la Scandinavie, ils obtinrent l'alliance turque et maintinrent l'isolement des Russes.

Pourtant, c'est dans la guerre sous-marine que les thèses de Corbett sur la stratégie maritime défensive trouvèrent leur plus brillante illustration. Les Allemands, après de multiples hésitations tant militaires que juridiques, obtinrent pour la guerre au commerce à outrance. Cette stratégie n'était pas fondamentalement différente de celle adoptée fréquemment par les Français au 17<sup>ème</sup> et 18<sup>ème</sup> siècle, et connue sous le nom de *guerre de course*. La frégate était alors l'acteur principal de cette stratégie. Les amiraux Nelson et Kempelfelt employaient également ces bâtiments rapides et suffisamment armés pour observer les escadres et harceler le commerce. Le sous-marin allait remplacer la frégate dans ce rôle historique ; il allait y montrer une incomparable efficacité.

Les Britanniques ne comprirent pas tout d'abord que la guerre sous-marine relevait en fait de stratégies éprouvées, mais conduites avec une nouvelle vigueur. Ils cherchèrent dans un premier temps à éparpiller leurs navires de commerce afin qu'ils se protègent dans l'immensité

de l'océan. Ils recherchèrent les sous-marins en dispersant de nombreux bâtiments légers. Cette stratégie, elle-même défensive, se révéla stérile. La stratégie allemande ne fut contrée que lorsque les méthodes de maîtrise de la mer issues de l'expérience historique : convois escortés et zones de recueil où patrouillent des moyens militaires puissants, furent à nouveau retenues. L'apparition d'une arme moderne n'avait pas remis en cause les principes anciens.

Les Allemands adoptèrent la même stratégie défensive lors du second conflit mondial. Il s'agissait d'étouffer la Grande-Bretagne sans chercher à détruire sa flotte de guerre. Ils tirèrent cette fois les enseignements des faiblesses de 1917. Les sous-marins furent basés sur les côtes de France dans des bases protégées dont les travaux débutèrent dès l'été 1940. La flotte de surface fut déployée en Atlantique pour soutenir l'action des sous-marins dans la guerre au commerce. Ils confirmaient ainsi la nécessité établie par Corbett d'appuyer toute stratégie défensive sur des positions de repli protégées.

Les succès de cette stratégie sont connus. Les pertes alliées étaient telles au printemps 1942 que la Grande-Bretagne pouvait craindre très sérieusement de perdre ses communications avec l'Amérique du nord, et donc de perdre la guerre. Les Allemands échouèrent finalement de peu. D'une part en raison de l'entrée en guerre du potentiel industriel américain, qui permit de combler les pertes. Mais c'est surtout grâce à l'avion et au radar que les alliés retrouvèrent la maîtrise de l'océan, maîtrise largement perdue depuis le début de la guerre. Les avions à long rayon d'action patrouillaient dans le golfe de Gascogne, et les groupes de porte-avions d'escorte « hunter-killer » accompagnaient les convois. Ces moyens purent surprendre les sous-marins lors de leurs transits vers les zones de patrouille ou lors de leurs indiscretions. Ils firent perdre au sous-marin sa discrétion, gage de sa protection.

La guerre des Malouines offre une autre illustration de la lutte pour la maîtrise de la mer, dans laquelle les concepts introduits par Corbett sont toujours pertinents.

Les Argentins ont saisi les îles, leur marine et leur aviation ont la maîtrise de l'espace aéro-maritime. L'amiral Woodward, commandant l'escadre britannique en charge de la reconquête, organise les opérations maritimes en deux temps. Les sous-marins nucléaires d'attaque et les bâtiments de combat entrent les premiers dans la zone d'exclusion établie par les Argentins, avec pour mission de reprendre la maîtrise de l'océan. Les bâtiments amphibies sont maintenus à l'extérieur de cette zone, mais les Britanniques tentent de simuler leur présence dans la force pour amener les Argentins à attaquer au plus tôt, afin d'obtenir la bataille décisive qu'ils recherchent. Le torpillage du croiseur « Belgrano » est déterminant. Les Argentins qui

craignent d'autres torpillages rappellent alors tous leurs bâtiments dans leurs ports. Il semble qu'ils n'aient pas la détermination suffisante pour adopter une stratégie défensive efficace et rester agressif autrement qu'avec leur aviation. Cette dernière n'aura pas les capacités suffisantes pour empêcher les britanniques de faire entrer les bâtiments amphibies dans la zone d'exclusion et d'effectuer le débarquement.

\*

\* \*

Si en termes de stratégie terrestre, l'idée de défense militaire est dominée par les concepts de terrain et de position, en mer il n'existe pas de montagne ou de rivière, pas d'obstacle ni d'abri. Lorsque la rencontre de deux adversaires survient, c'est le rapport de leurs forces respectives qui décide de l'issue de la bataille. Pour vaincre un ennemi supérieur, le terrain n'est d'aucune aide. Discrétion, rapidité, et fugacité sont les atouts du plus faible, et les conceptions terrestres s'appliquent assez mal à la stratégie maritime.

Ce constat a mis au centre de la stratégie maritime défensive le concept de « flotte en vie ». Elaboré par les britanniques, il se fonde sur l'emploi extrêmement agressif et actif de la flotte opérant à proximité de ses bases ou de zones de relative sécurité. Il fait appel à des bâtiments rapides et discrets pour lutter contre le commerce ou pour prendre le contact avec la flotte ennemie.

La frégate était au temps de la marine à voile l'unité volante de cette stratégie : navire de corsaire dans la guerre de course, ou éclaireur d'escadres attendant le moment propice pour attaquer.

Discrétion et rapidité n'appartiennent plus aujourd'hui au bâtiment de surface. Le sous-marin s'est imposé par ses qualités de discrétion. L'avion a profité par la suite de sa rapidité. Ainsi, ces nouvelles armes s'ajoutent à celles plus anciennes d'une histoire passée. Mais les concepts survivent aux évolutions techniques. Les guerres navales récentes ont montré que les principes de la défensive maritime sont restés inchangés.

Le centre de gravité des opérations navales se déplace aujourd'hui vers les zones côtières. Ce nouveau théâtre va donner des atouts importants aux stratégies défensives. La force navale offensive, même la plus puissante, restera vulnérable. Corbett définissait deux méthodes pour s'assurer de la maîtrise de la mer : la destruction rapide de la force adverse, ou le blocus. Détruire l'ennemi au plus tôt, l'empêcher de quitter ses bases ou ses aéroports sera demain comme hier la meilleure façon de conserver à notre profit la principale richesse de la mer, la liberté.